

Un entretien avec... Claude Delvincourt

Prieuré de Hacquenouville,
près Dieppe.
Tél. Dieppe.....

Permettez-moi, Monsieur, de manifester un peu de surprise de votre demande d'Entretien... avec moi, et de douter un peu de l'intérêt qu'il peut bien présenter aux yeux de vos lecteurs du « Guide ». Je n'en serai pas moins enchanté de vous rencontrer, croyez-moi, ne serait-ce que pour essayer de vous dissuader de vos projets.....



Voilà en quels termes d'une bien excessive modestie, Claude Delvincourt déclinait mon invitation de satisfaire à son endroit, lecteurs, votre collective curiosité. Comment, à mon tour, je le fis sortir de sa réserve ? Voilà qui certes ne peut intéresser personne... Supposez que j'aie disposé du pouvoir d'un nom et que ce nom soit celui de Jacques Ibert.

— Ah ! je suis heureux que vous me parliez de lui, me dit Cl. Delvincourt. C'est un de mes amis les meilleurs. Et notre amitié ne date pas d'hier : elle aura bientôt quinze ans. C'est en retournant à Rome, la guerre finie, que je connus Jacques Ibert, qui y arrivait.

— ... Que je note : « Cl. Delvincourt — Prix de Rome 1913 — a fait la guerre. » Mais voyons, vous en avez déjà trop dit. Parisien, n'est-ce pas ? Et... de père en fils, musicien ?...

— Parisien, oui. Musicien, pas du tout : docteur en droit. Mon aïeul fut le premier doyen de la Faculté de Paris. Mon père appartint à la Carrière, à la diplomatie. Mais mon grand-père écrivit — en amateur, vous m'entendez bien — de petites mélodies dont je voudrais un jour raviver la fraîcheur : celle d'une aquarelle de jeune fille 1860...

— Reprenons : « Delvincourt — Prix de Rome. — Hérité musicale : quasi nulle. Destiné à l'étude du droit... »

— ... Ou des maths. Oui, je balançai un instant entre Polytechnique et l'Ecole. Ayant enfin opté pour l'Ecole, je donnai au traité de Dubois les loisirs que m'y laissaient les Pandectes : elles en laissaient beaucoup en cet heureux temps-là.

— « Delvincourt. — Droit. — Musique. — Premier maître ?

— Boëlmann. Il n'y aura bientôt plus que les violoncellistes de province pour jouer ses Variations Symphoniques si « bien dans les doigts » : et c'est dommage ! Encore aujourd'hui, je crois que Boëlmann, s'il avait vécu, aurait pris une belle place dans notre vie musicale. Mais comme tant d'autres, il perdit sa vie à la gagner ! Et un peu de son talent, à force de le monnayer. Plus tard, je laissai les conseils de Boëlmann pour ceux de Büsser. Et c'est lui qui, plus officiel, me poussa au Prix de Rome. Tenez, je me souviens même (décidément, j'abandonne toutes mes bonnes résolutions de vous parler au compte-mot) que c'est lui, Büsser, qui m'entraîna à aller entendre la première exécution de certain « envoi ». Et je crois même que je le scandalisai un peu en lui disant, en toute humilité ; « Alors, vraiment, ce n'est que ça ? » Après Büsser, je fis un stage dans les classes de Caussade et de Widor. Je n'ai peut-être pas gagné beaucoup aux célèbres corrections au crayon rouge de ce dernier maître : mais, sous le musicien, l'homme est étonnant d'érudition, de mémoire, de souvenirs ! Son cours déviait vite d'ailleurs, et le contrepoint cédait au libre jeu des idées générales. Je quittai Widor pour Rome. . .

— « Delvincourt. — Boëlmann et Büsser. — Classes Caussade et Widor — Villa Médicis ». Qu'en pensez-vous ?

— De la Villa ? Voyons ! Vous n'irez pas imaginer que ça donne une ombre de talent à celui qui y part sans génie ? Mais cela offre d'admirables souvenirs (c'est bien quelque chose), de précieuses amitiés (c'est mieux encore), la libre entrée dans les subventionnés (je me garde d'en abuser !) enfin le droit d'imposer à l'un des directeurs d'iceux un « ours » de sa façon pour qu'il le monte avec l'enthousiasme d'un chien qu'on fouette. C'est peu mon genre...

— Vous avez pourtant une œuvre à l'Opéra-Comique ?

— Mais voilà qui ne prouve rien ! Ce Bal vénitien a été reçu par Masson ; peut-être Gheusi entérinera-t-il le choix de son prédécesseur : je n'ai pas encore eu le temps de m'en informer. Ce Bal fut d'abord une simple suite d'orchestre et fut joué à la S.I.M.C. à Vienne. J'y ai ajouté une ouverture qui a été entendue chez Straram. Et je m'attelle maintenant à une autre œuvre d'un genre bien différent (principe : ne jamais recommencer ce qu'on a fait !) sur un sujet « tout en or » comme on dit...

— Et qui s'appelle ?

— Tenez-vous bien : La Femme à barbe. Une opérette ? Non pas ! Un opéra bouffe ? Pas même ! Une farce, si vous voulez et dont je n'attends qu'une chose : qu'elle me « barbe » personne. De l'esprit, mais non point celui, aigu, qui m'a fait dessiner les personnages de mes Boccaceries ; et plutôt que de l'esprit, de la liesse, de la charge, du mouvement, de la drôlerie. Trois tableaux. Deux tableaux courts qui se jont pendant. Le troisième, qui se déroule en pleine foire. Neuneu, Trône ou Montmartre qui forme un des décors de Julien, l'odieux haut parleur vraiment trop haut parlant de chasser les derniers amateurs de la foire : j'en reste. Je veux conserver à la mienne tous les agréments de jadis, du « cirque bête » à la baraque pleine d'un éternûment de pipes. Elle aura l'orgue étonnant qui achoppe toujours sur la même note, les prestigieuses clarinettes fausses, les pistons pétaradant en joli-cœurs de barrière... Vous ne voyez pas tout cela dans un subventionné ? Moi non plus ! Il nous faudrait là Mme Bériza qui fit réussir Angélique — entre nous, sans y croire ! — Elle nous manque. Mais au fait, nous verrons bien ; et qui sait si, d'ici lors, ne se sera pas levé quelque metteur en scène Don Quichotte, pourfendeur de vieilles routines et décidé à créer un théâtre synthétique, celui qui nous manque aussi. D'ici lors... car ne parlez pas de cette partition comme de chose faite. C'est qu'il faut bien faire quelque chose pour la musique (je ne dis pas pour la sienne propre)...

— Je sais ce que fait pour elle le directeur du Conservatoire de Versailles.

— Eh ! oui, je tente, à quinze kilomètres de Paris, un petit essai de décentralisation, mon Dieu, assez passionnant. J'ai même créé des Concerts, et déjà j'ai pu y donner, avec mon orchestre d'élèves, le 4^e Concerto Brandebourgeois. J'ai abordé Mozart et Debussy. Ainsi, pour écrire dois-je faire retraite en ma thébaïde de Hacquenouville, où votre lettre est venue me toucher d'ailleurs. J'y noircis du papier. J'en noircis même beaucoup, car je ressens, devant la page blanche, cette sorte de répulsion qu'avouait Chabrier. La pensée ne me vient d'abord qu'en écheveau emmêlé, embrouillé, enchevêtré. Je simplifie en cherchant à ne pas trop perdre de l'élan du cœur. Mais que vais-je vous avouer là, moi qui avais résolu...

— De ne rien dire...



Trois notes ou « addenda » pour compléter cet entretien.

— Hacquenouville est un vieux prieuré du seizième siècle. Cl. Delvincourt y a comme voisin Albert Roussel, dont la maison de Varangeville, sous les fleurs, regarde, entre les pins, l'horizon de la mer. Comme Mariotte, comme feu Jean Cras, comme Roussel, comme bien d'autres musiciens, Cl. Delvincourt aime la mer infiniment recommandée et qui, depuis Baudelaire, « prend » comme la musique.

— Cl. Delvincourt est un poète ; il aime les enfants ; il est gourmet. Lisez d'abord le poétique *Monde de Rosée*. Méritez de redevenir enfant pour jouer les délicieuses *Heures Juvéniles* où il a vraiment pensé à tout (Pour se consoler d'une punition — Pour un carrousel autour d'une table — Pour jouer quand il pleut). Enfin, il faut être gourmand de toute chose. Dégustez les *Croquemouches* : vous m'en direz des nouvelles : la Grenadine est faite suivant une recette de Falla ; l'Huile de Ricin... est une fugue et le Nègre en Chemise se déshabille suivant les rites du jazz ; l'Omelette au Rhum flambe du feu de la Walkyrie et le Pet de Nonne... Plutôt que M. Paul Reboux, consultez, sur le Pet de Nonne, et le reste, Cl. Delvincourt, maître-queux.

— D'aspect physique, Claude Delvincourt est un grand garçon sympathique, sportif, ouvert et qui porte le stigmate douloureux de la guerre. Il m'a reçu dans un petit boudoir presque obscur. Sur un guéridon bas, dans la lueur étroite d'une lampe, un livre ouvert, une fleur dans un verre. Dehors, un brouillard épais montait de la Seine, où se diluait le feu fixe des réverbères ; somme toute, assez de mystère ce soir-là pour croire aux ombres. Ainsi dans cette rive paisible de la rive gauche, ai-je cru voir s'en glisser une sur le seuil voisin de Claude Delvincourt : celle de P.-J. Toulet, fantaisiste et poète.

JOSE BRUYR.